

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 70 (1982)

Heft: [1]

Artikel: La parole des femmes

Autor: Chaponnière, Corinne / Grandjean, Martine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-276338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La parole des femmes

**La demander, la prendre,
l'apprendre, l'avoir, la perdre ou la garder :
derrière l'usage de la parole se cache toute l'histoire des femmes.**

«Le cœur bat à 100 à l'heure, les mains sont moites, le nez frémit, l'estomac se noue, la salive se fait rare, les lèvres tremblent: je sens que je vais parler, et voilà que déjà l'occasion est manquée. Quelqu'un d'autre a pris la parole et mon tour est passé. Encore une réunion où je n'aurai rien dit. Pourtant, ce ne sont pas les idées qui manquent, mais entre le moment où j'ai fini de rassembler mon courage et celui où je suis sûre que ce que j'ai à dire n'est pas idiot ou banal, la place est prise. Lentement, mon corps se réadapte au silence auquel il s'est habitué: le cœur ralentit son rythme, les muscles se détendent, la salive revient, mais son goût est amer, elle a l'aigreur de la frustration et de la solitude. Pourquoi suis-je donc la seule à ainsi torturer mon corps et flageller mon esprit?»

«Le silence donne la grâce propre aux femmes.»

Sophocle

En face d'elle, celle qui lui a «volé» sa place, celle qui, précisément lui a à tout jamais ravi son temps de parole, ne la regarde pas. Elle ne regarde personne. Ses yeux sont rivés au sol. D'un ton rapide et saccadé, elle règle ses comptes avec elle-même. Ses doigts se concentrent sur son alliance, qu'elle fait monter et descendre, glisser et tourner dans tous les sens. Et tout d'un coup, la voilà qui lève les paupières. Elle fixe maintenant l'une des femmes présentes, change de ton, redevient plus modérée, lui explique à elle, et à

elle seule, le message qu'elle essaie de faire passer. Elle ne parle plus en public, contrairement à ce que croient toutes celles, envieuses, qui se taisent; elle confie son opinion à une personne privilégiée, recréant inconsciemment le cadre qui lui est familier: le dialogue, fut-il avec son mari, ses enfants, «son» boucher, sa boulangère, son docteur.

Avec eux, au moins, ce qu'elle dit est écouté, puisque à ce moment précis, elle est la seule à leur parler. Mais pourquoi diable mène-t-elle toute une conversation avec le boucher sur les prix qui montent, et qu'en dînant avec des amis, elle ne pipe plus mot, pas plus, d'ailleurs, que les autres femmes présentes, lorsque la conversation roule sur l'inflation? Comme par enchantement, on n'entend alors plus que les hommes. Les femmes, elles, se taisent, n'imaginent même pas qu'elles parlaient du même sujet en achetant leurs côtelettes d'agneau et les os pour le chien. C'est que l'inflation et les prix qui montent sont deux sujets différents selon le lieu où ils sont abordés. Dit autrement, les sujets sont différents selon qu'on les aborde par le biais du personnel ou du général, selon qu'ils sont liés à une pratique ou à une théorie.

«Il est bien fou celui qui prête son attention à parole de femme.»

Roman de Renart (XIIe s.)

Si entre amis les femmes se taisent, entre amies, c'est tout le contraire. Il faut bien que leur réputation de bavardes prenne sa source quelque part. Téléphones sans fin, petits cafés où les confidences se bousculent, après-midi au parc où, pendant que les enfants jouent, «tout le monde» (c'est à dire l'entourage proche) y passe: le mari, les enfants, l'amant s'il y a lieu, le travail, le patron, les feuilletons télévisés, etc. Une autre manière de parler de la psychologie du couple, de l'éducation, de la vie professionnelle, des médias.

La relation à deux est une relation privilégiée entre toutes. Elle permet la nuance, l'immédiateté de la réplique, l'interruption, la spontanéité, le rire, le sourire, l'émotion sans calcul préalable. Elle relève du privé, là où les femmes se sentent à l'aise. Que signifient les expressions «Il m'a fait une varicelle ou une rougeole, voire un infarctus ou une crise cardiaque», si ce n'est une personnalisation

Photo Gertrud Vogler (Mir Fraue, mars 1980)



à outrance de la relation, une prise de possession de l'autre, enfant ou mari ? Certes, un discours politique bien construit peut également faire appel à la nuance, au sentiment, au changement de ton. Mais l'orateur aura d'autant plus de succès et d'impact — ce qu'il cherche — qu'il maîtrise bien son émotion, qu'il contrôle sa spontanéité, au point d'avoir l'air — c'est le grand art — spontané.

Les femmes appelées à pratiquer ce genre d'exercice sont encore peu nombreuses. Il n'est pas nouveau, en effet, de dire que ce n'est qu'un infime pourcentage qui participe dans les conseils et autres comités. « Lorsque les femmes ont commencé à siéger dans notre Conseil, disait un administrateur de société, elles intervenaient à tort et à travers, à tout propos et sans véritable rapport avec le sujet traité. Mais maintenant qu'elles ont une plus grande habitude, cela va très bien. Il fallait leur laisser le temps de s'adapter ». A peine les pionnières se sont-elles adaptées que l'absorption d'un monde par l'autre est déjà remise en question.

« J'avais raison d'admirer ma grand-mère, ce sont des femmes comme elle qui, à force de crier, ont permis à des femmes comme moi de parler doucement. »

Frédérique Hébrard

Jusqu'au début du XXe siècle, les femmes qui revendiquaient l'égalité avec les hommes étaient des folles. Pendant notre siècle, la demande d'égalité est devenue un phénomène de masse, parallèlement à une réfutation des différences, sources de discriminations. Depuis le début des années septante, les femmes, au lieu de nier leurs différences, insistent au contraire pour qu'elles soient prises en compte dans la construction d'une société meilleure qui intégrerait les qualités féminines au monde rationnel de la production. Cette évolution nouvelle a influencé tous les domaines de la vie publique et privée, et celui de la communication n'a pas échappé à ce courant général. Certes, l'on peut ergoter sur les termes « qualités féminines », puisque prétendre que les hommes sont plus ceci et les femmes plus cela ne fait pas l'unanimité. A tout le moins ne prend-on pas trop de risques en affirmant que les femmes vivent biologiquement et psychologiquement plus proches de leur corps que les hommes, du fait des transformations physiques qui s'opèrent, du symbolisme attribué au corps de la femme et de l'utilisation qui en est faite.

Quand les femmes prennent la parole en public, nous l'avons vu, c'est tout leur corps qui se fait violence, artificiellement immobile ou nerveusement secoué. Au contraire, quand elles se retrouvent entre elles, sur leur terrain, celui de l'intimité, elles parlent autant, sinon plus, avec leur corps qu'avec les mots.

« Si nous n'inventons pas un langage, si nous ne trouvons pas son langage, notre corps aura trop peu de gestes pour accompagner notre histoire. »

Luce Irigaray

Deux petites filles qui marchent main dans la main dans la rue n'étonnent personne; combien de fois ne les voit-on pas s'approcher l'une de l'autre pour se murmurer, le souffle chaud de l'une dans l'oreille de l'autre, leurs secrets, chuchotements de connivence et sourires entendus ? Adolescentes, elles découvrent que, quoi qu'elles puissent dire, leur corps parle pour elles. Corps jugé, jaugé, soupesé, dont elles se feront un allié ou qu'elles rejeteront (anorexie, boulimie) dans un désir forcené d'être aimées « pour elles-

« Les intellectuelles ». Gravure Honoré Daumier



mêmes ». Mais dans un cas comme dans l'autre, adolescentes ou femmes, on s'embrasse pour se saluer, ce sont les bises du bonjour, les bises de l'au revoir, on se promène bras dessus, bras dessous, on pleure sur le sein de sa meilleure amie, on la console en la prenant dans ses bras, tant de gestes familiers, fréquents entre femmes, possibles entre un homme et une femme, inexistantes entre hommes, virilité oblige. Regardez les mères avec leurs petits enfants, la jouissance physique que leur procurent les caresses prodiguées n'échappe à personne. Elles les prennent dans leurs bras, les embrassent, les reposent, les reprennent, les serrent contre leur poitrine, déposent partout des millions de baisers, frottent leur joue contre celle du bébé, sensibilité exacerbée d'une peau qui est toute entière source de plaisir. C'est dans le rapport avec l'enfant — seul espace où il n'y a pas de tabous corporels — que les femmes ont pu donner libre cours aux modes d'expression qui leur sont propres.

Aujourd'hui, les choses changent. La langue du corps n'est plus réservée aux tout-petits. Lentement, elle s'ébauche entre femmes, s'affirme, timidement d'abord, audacieusement parfois, redécouverte d'un monde enfoui au tréfonds de soi. Petit à petit, la reconnaissance d'une relation moins verbale, plus sensuelle, conquiert l'espace de la communication. Parallèlement, les femmes, pour s'intégrer dans le monde des hommes, le monde tout court, apprennent le langage de la tête. Langage du corps, langage de la tête, les femmes réinventent une langue et en apprennent une autre: tous les moyens sont bons pour sortir du silence. ►

« Oui, je dis de la femme cette étrange chose qui s'affirme du corps silencieux de la servante: elle est dans son corps, pas à côté, et c'est de là qu'elle considère le monde. Vision courte, il est vrai, puisque à ce corps est refusé le mouvement historique, vision perdue aussi, tant qu'à ce corps est refusée la parole et l'expression de sa puissance, mais vision juste. »

Annie Leclerc

Comment sortir des dichotomies, qui ont toutes quelque chose de vrai, et toutes en même temps quelque chose qui sonne faux ? Parole de femme et parole d'homme : langue privée et langue publique, langue commune et langue spécialisée, langue orale et langue écrite, langue du corps et langue de la tête... Comment ne pas être tenté par ces qualifications, tout en s'en méfiant comme d'autant de réductions à notre plus éternelle ennemie, l'opposition simpliste entre nature et culture ?

Il y a du vrai toutefois, et à cela une preuve suffit :

« Il y a plusieurs langages qui font autorité. Ils se superposent, telle une pile d'assiettes, et se distribuent autour de la table des chefs. Où nous reconnaissons le plombier, le moraliste, le vétérinaire, le psychiatre, le syndicaliste, le banquier, l'homme politique, etc. Ils ne se comprennent pas mais la chose est sans importance. (...) »

Nous, les femmes, au soir du festin, nous formons un autre cercle, au boudoir, dans la cuisine, pendant que les hommes restent entre eux, à boire et à parler en langage viril.

A ce moment-là, à d'autres aussi, nous parlons en délivrance, nous unissons nos voix pour chanter infiniment notre double esclavage. Ce qui est le fait des hommes et celui qui est le fait de la vie. Volontairement, nous ne démêlons pas l'un de l'autre, afin que le chant demeure plus tragique, grandiose par sa fatalité. D'un bout du monde à l'autre et quelle que soit la langue parlée, les femmes se comprennent. »

Marie Denis

Ainsi les femmes parlent « en délivrance », et elles se comprennent. Commençons par le commencement : la délivrance. Ce n'est pas un vain mot, il leur sied bien au corps puisque la « délivrance » fondamentale, c'est dans leur chair que les femmes la connaissent... premier indice que les cadres de référence varient certainement d'un sexe à l'autre quant aux images qui surgissent, accrochées aux mots : la délivrance sonne sans doute pour d'autre que nous plutôt comme l'ouverture d'une porte de prison. Mais pour nous la délivrance renvoie d'abord au corps, ce qui est une raison

de plus, on l'a vu, et non de moins, pour appliquer la notion à la parole des femmes, faite elle-même de corps, de gestes, de toucher.

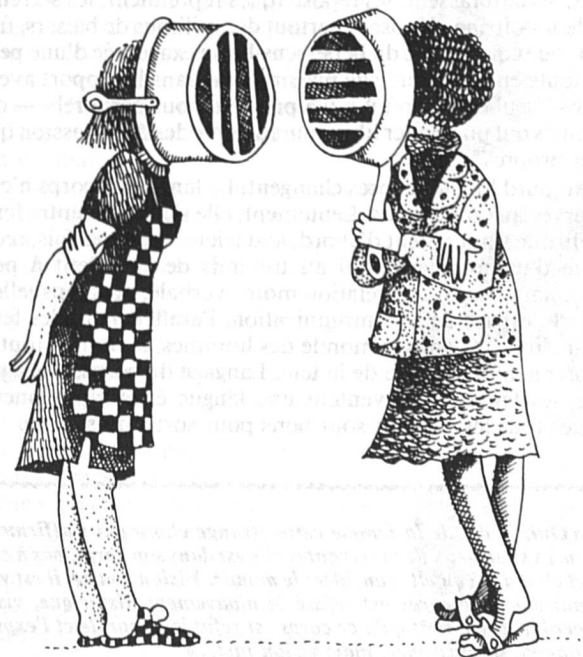
Mais délivrance de quoi, au juste ? De l'esclavage ? Du servage ? De notre condition ? Que non. Même pas. Ou pas tout de suite. C'est la délivrance, d'abord, de quoi notre journée est faite :

La jupe qui fait grosse
le petit qui m'fait une jaunisse
les chaussures à faire
fais tes devoirs
se faire les ongles
le fait-tout et la bonne à tout faire
faire des enfants
faire le ménage, les commissions, la lessive, la vaisselle
faire les lits, faire briller
et cette mise en plis qui me fait pas deux jours

Le tout est bien en ordre à la maison : à Suzanne et Claudine, on le raconte dans le désordre. C'est l'air de rien, déjà, la grande contestation : raconter l'insignifiant, d'abord, c'est le faire exister. Le raconter dans le désordre, ensuite, en sautant du coq à l'âne, c'est le faire éclater, cet ordre, ce train-train quotidien. La délivrance par la parole, dans un premier moment, ce n'est donc pas tant dans le sens de « l'aveu » dont il faut se libérer mais plutôt dans le sens, encore une fois, de la mise au monde, du don de l'existence : entre chose que l'on vit et chose que l'on dit, il y a déjà l'ébauche d'une reconnaissance.

« Ici (...) elle a retrouvé une autre créature avec laquelle elle paraît s'entendre. C'est une paysanne idiote (...). Ma nièce et cette pauvre fille sont en quelque sorte unies par la chaîne invisible de leur commune destinée, et par le sentiment qui cause leur folie. »

Balzac



Mais il n'y a pas que ça: «Nous parlons en délivrance, nous unissons nos voix pour chanter infiniment notre double esclavage.» Plus profondément en effet, au-delà ou en-deçà du récit de leur propre histoire, il y a dans la parole des femmes une tentative de délivrance de l'état qui est le leur... Mais c'est en quelque sorte un mouvement de libération clandestin: rarement adressé directement aux «opresseurs» (encore faudrait-il se mettre d'accord sur qui ils sont exactement, ce qui n'est pas chose faite), la parole «libératrice» est plutôt celle par laquelle chaque femme révèle à d'autres sa condition propre, et découvre qu'elle n'est pas seule en son état. Les femmes se disent avant de dire: leur voix se dresse d'abord, avant d'être **adresse**.

*Un esperanto féminin?
pas d'espérance, mais l'expérience...*

Langue féminine et langue masculine? L'orage tonne au dessus de nos têtes, nous risquons, c'est bien clair, de nous faire accuser de sexisme, pas même «à l'envers», selon l'expression consacrée, mais de sexisme tout court, réducteur, discriminatoire, générateur de nouvelles guerres, auxquelles personne, pour une fois, ne songeait. A nos yeux pourtant, les faits sont là: dans la forme et dans le fond, les deux se rassemblant, d'ailleurs, étrangement.

Surfil. Court-bouillon. Ruflette. Pate-mouille. Pampers. Canettes. Blush-on. Poudre à laver. Poudre compacte. Poudre à récurer et poudre pour bébés. Abaisse. Palette.

Chaque métier a son vocabulaire. Mais le métier des femmes n'est pas un métier. Il est **des** métiers, un petit bout de dix métiers, nurse, plongeuse, lingère, couturière, préceptrice, diététicienne, etc. Vont avec eux des petits bouts de lexiques spécialisés, additionnés les uns aux autres, glânés au fil des jours, piqués dans les modes d'emploi, retenus des pages préliminaires des livres de cuisine. Mais ce savoir — amateurisme oblige — n'est sanctionné par aucun salaire: cocktail de spécialisations diverses, acquises sur le tas et sur le tard, la science des ménagères est faite de bric et de broc...

A l'image de ce touche-à-tout qu'est la condition des femmes, qu'elles soient à plein-temps, ou à quart-temps, ménagères, épouses et mères, on retrouvera ce touche-à-tout dans leur langage, si l'on en croit les noms les plus courants qu'on lui attribue:

Bavardage. Babil. Caquetage. Comméragé. Causette. Parlotte.

Futile, parce qu'il traite de tout; décousu, parce qu'il saute du coq à l'âne; limité, bien qu'il parcourt en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire le cœur, la santé, la famille, l'école, la sexualité, la maison, le travail et le repos; logorrhique, enfin, parce que tous les sujets s'accrochent, comme des wagons, les uns aux autres dans un rapport perpétuel, du mari aux enfants, des enfants au prix du beurre, du prix du beurre aux heures supplémentaires et des heures supplémentaires à la santé. Wagons du train-train: c'est là l'épaisseur du langage des femmes où se mêlent indistinctement le lait et le sang, les grossesses et la vieillesse, le cirage, les voisins, et la dinde de Noël. C'est un langage qui charrie le flot de la vie, eau mêlée, toujours pareille et pourtant jamais la même.

Langue par laquelle les femmes se comprennent, où qu'elles vivent et d'où qu'elles viennent. Il n'y a pas grand mystère à cela: à la différence de la condition humaine, qui se prête mieux aux Prix Goncourt qu'aux conversations de bistrot, la condition des femmes se prête quant à elle le plus facilement du monde aux confessions sur le palier... Aucun diplôme n'est nécessaire à la maîtrise de cette langue-là: sorte d'esperanto universel basé sur l'expérience commune et ancestrale des personnes qui la parlent, l'espérance en moins au bout du chemin...

Langue de femme, disions-nous? Cette langue par laquelle deux femmes qui se connaissent à peine arrivent en quelques secondes au «vif du sujet», mettent à nu leur vie, leur cœur, leur intimité avec une rapidité qui déconcerte les hommes. Langue directe, informelle, orale. Fluide, personnelle, pratique, multiple. Langue traversée de part en part d'affect et de vécu. Langue rayée enfin des tribunes, des comités, des conseils.

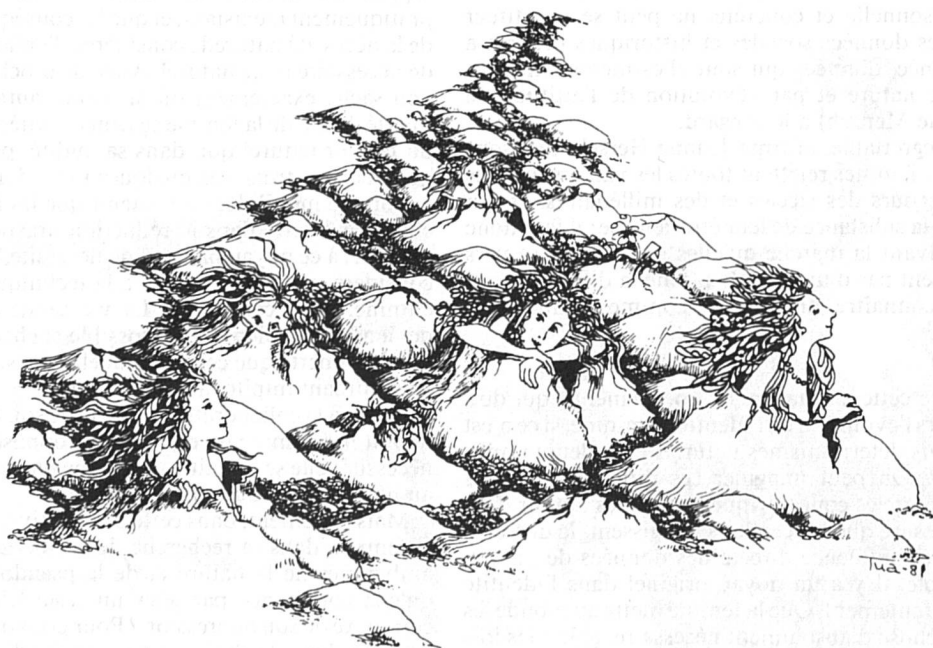
Les femmes ont bel et bien — entre elles — la parole: mais c'est leur langue qui n'a pas cours où se parle le pouvoir.

Corinne Chaponnière et Martine Grandjean

*parole de femme
regula knellessen*

sortie de notre mutisme
notre langue
cachée
notre langue
ma langue
parler
je dis
je
une femme

je
une femme
parle
je parle avec
je parle plus fort
peut-être
crierais-je
aussi



je
une femme
j'ai le droit de parler
j'ai envie de parler
je peux parler
je dois parler

je
une femme
je sors
de la prison
nommée
mutisme
je brise
les murs
de ce silence

je parle
je suis

(Agenda de
la Femme
suisse, 1982)

«Le plus grand mérite de la femme est son silence», film de Gertrud Pinkus, sera projeté le 23 janvier à 19 h. 30 au Musée d'Art et d'Histoire (entrée bd Jaques-Dalcroze) à Genève.

Version originale sous-titrée. Entrée gratuite.